

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 29

Artikel: Lo tutche et son lavro de compte
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

MONSIEUR A LA CUISINE

CN ne saurait trop recommander aux jeunes mariées d'insister tout de suite pour que leurs époux prennent de bonnes habitudes. Une fois que le pli des mauvaises est pris, on n'a pas besoin de le repasser pour qu'il se conserve intact.

Dans un appartement, un homme inoccupé est un fléau de Dieu. Hanté par cette manie de savoir, de connaître, de se rendre compte, d'observer, de déduire et de conclure, qui caractérise la terrible espèce masculine, le mari, le regard frisé et le nez fureteur, inspecte la cuisine, soulève les couvercles de marmite, goûte aux sauces en hochant évasivement la tête et fourre ses doigts partout.

Sous prétexte de venir demander où sont ses pantoufles, qu'il jure avoir mises « sous la petite banquette, exactement comme d'habitude », l'homme s'incruste dans la cuisine, surtout si l'heure des repas approche.

Il ne se permettrait jamais, grands dieux, la moindre observation. Simplement, il réfléchit tout haut. Il parle à la cantonade. Il utilise le « on » impersonnel et irresponsable. Il dit : « Je me demande pourquoi « on » ne suspend pas ces clés à un clou ? » Si par hasard la vitre n'est pas d'une néerlandaise propreté, il y dessinera nonchalamment, d'un index ingénu, une rudimentaire et accusatrice silhouette.

Ou bien, il posera de petites questions, aussi innocentes que l'oiseau qui vient de naître, mais sataniquement insidieuses.

Il s'informera s'il est absolument nécessaire de laisser les robinets du gaz pareillement ouverts. Puis, tout de suite, avec un triomphant bon sens, il prouvera « qu'avec la moitié moins de marchandise, ça chauffe tout aussi bien ». Et, n'est-ce pas, il n'y a rien de plus faussement modeste et de plus agaçant qu'un mari qui se donne l'inélégance d'avoir raison.

L'oisiveté, mesdames, est la mère d'une quantité de graves défauts domestiques. Pour l'homme tout spécialement.

Donc, lutez contre l'oisiveté ! Si la crise des domestiques ou la modicité de votre budget vous interdit d'avoir une bonne à tout faire — on les appelle ainsi sans doute parce qu'elles ne font pas grand-chose — élaborer un joli petit programme de travail pour remplir les matinées de congé de votre époux.

D'abord, les souliers.

Je ne sais pas ce que le destin fera de moi, mais s'il compte me jouer un mauvais tour en me transformant un beau jour en circur concessionné, j'aime autant lui dire tout de suite qu'il ratera son effet. Je serai même un redoutable concurrent pour mes frères de la brosse et du coup de torchon. Il y a des dimanches matins où, en des temps records, je suis venu à bout d'un escadron de chaussures, depuis les lourds croiseurs cuirassés de montagnes, à clous énormes, jusqu'aux mignonnes frégates de madame, élégantes et coquettes comme celle de ce bon Vigny. Mais aussi, regardez-moi mesdames : Pas le moindre empâtement, tout en nerfs et en muscles !

Un autre exercice, dont on ne saurait méconnaître la valeur, c'est le « relavage » de la vaisselle. Vous dites que ce n'est pas de la besogne

masculine. Eh ! sans doute ! Mais pourquoi monsieur ne collaborerait-il pas aux travaux de madame, si madame collabore aux travaux de monsieur.

Et puis, c'est si vite fait, la vaisselle, quand on est deux. Sans compter que l'époux se rend compte par lui-même que les besognes du ménage ne sont point l'aimable sinécure qu'il a toujours tendance à imaginer. Ça le dégourdit, cet homme, de frotter en rond ! Ses gestes acquièrent plus de précision et plus de souplesse. Et puis, ça lui fait une corde de plus à son arc.

Pour activer le travail, rien ne vaut les chœurs patriotiques chantés à pleine voix par les deux conjoints. Aux assiettes, je préconise le vif et entraînant *Roulez, tambours...* ; aux soucoupes : *Vaudois, un nouveau jour se lève* ; aux casseroles : *La libre Sarine*.

Pour l'argenterie, par contre, qui exige du soin et de la minutie, *Quand les gais oiseaux passent* sont chaudement à conseiller.

Quant aux couteaux, qui demandent à être traités sur un rythme endiable, je me suis toujours bien trouvé de l'exquise chanson des *Petits païens*.

L'homme n'est à sa place dans la cuisine qu'à la condition d'y revêtir, de temps à autre, à ses moments perdus, l'un des ravissants tabliers de madame, et de mettre avec bonne grâce la main à la pâte.

Jean Peitrequin.

Extrait de « Les mains dans les poches ».

Jean Peitrequin: *Les mains dans les poches...* Le livre de la belle humeur. — Imprimerie Vaudoise, avenue Ruchonnet 15, à Lausanne.

Le joli titre et le beau livre ! Les mains dans les poches, le sourire aux lèvres, l'auteur vous accompagne, en ami, dans votre petite promenade habituelle, et, sur le ton de la bonne humeur polie, mais franche, vous entretient de ces mille et une choses drôles que lui suggère le spectacle divers et bariolé de la vie quotidienne.

Ce compagnon n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Conteur*, vous lisez avec un plaisir toujours frais ces articles pleins de notations spirituelles et justes, et où chacun retrouve un peu de lui-même, de ses souvenirs, de ses observations, dans un style alerte, souple, et bien personnel par la qualité de l'image et de l'expression.

« Les mains dans les poches » : croquis militaires, petites scènes de la rue ou au foyer, tableaux de la vie vaudoise, en gants ou en manches de chemise, gens et choses de chez nous, tout cela déroulé, en de petits chapitres que l'on déguste avec gourmandise, par un fantaisiste de bon aloi, sous l'angle du comique, certes, ce comique malicieux, mais sans méchanceté qui est celui du Vaudois.

« Les mains dans les poches »... voilà le livre léger et fin, jamais ennuyeux, que vous lirez en vacances, nonchalamment étendu sur la grève ensoleillée ou sous le mélèze ombreux, ou confortablement calé dans un fauteuil de votre hôtel, devant la vitre cinglée par la pluie. Vous en aimerez la philosophie souriante, les boutades imprévues, les anecdotes joliment contées, les réflexions pleines de bon sens. Sous une apparence de paradoxe, parfois, il y a là beaucoup d'expérience de la vie, condensée en cet ouvrage comme un parfum dans son flacon. Car, si ce livre amuse, il est aussi de ceux qui enrichissent l'esprit. On peut lui prédire un vif succès.

Très élégamment présenté, sa couverture est ornée d'un excellent dessin de Pierre Vidoudez qui en résumé on ne peut mieux le superbe optimisme.



LO TUTCHE ET SON LAVRO DE COMPTE

STASSE la vo baillo sein pi lâi tsandzi onna lettra. L'è dza prâo eimboulâie dinse. L'è on compto que l'a età fé pè on tutche que demôre dein noûtron payî lâi a mé de quarante an. Po vo dere que sâ bin lo français sarâi onna rîda meinta. Su dan dobdzî de vo espilliquâ cein que l'a écrit et pu, aprî, vo derî que cein vâo à dere. A-te que dan son lavro :

Ramonöhr	— 80
Du blö	1 80
Rebare pantofel	2 10
Buli	3 55
1 Buteil Fernet Branca	5 —
Bülong Ru	1 —
Penitencier fur reborasio 1 paar sulie	4 —
1 Dablie a Doil	— —
Feul Davis für 2 ans abartema	5 20
Ramonasch du Schminee Gusin	— 80
Biö für Lesiw	1 —
Sye 4 steer dû Sapâ a 6 bu	12 —
Briget glommere	1 —
1 Ragou du Vau	6 50
1 almonag, 1 flaco esens Derebantîn	2 30
Sucer gandi	— 30
Gomodasch me sandal et sog	2 —
1 Bato schü	— 50
Episs für buschri	2 80
Disiblin Groiset 1 Borg	171 —
Baate Gofiseri	3 —
Gamionasch für Gres a Schar	1 50
Egridur	3 —
Gabri 2 kg.	13 50
2 Garne Logasio	1 20
Robine a Gaz für Schaber de Bä mit Glee	9 40
6 Baget du Garot mit anderem Blanto	— —
Gurs aveg le 1861 a Scheber bar le Gornisch avec Bagge et Drä	12 —
Juge informator wegen meiner Bländ du Ridigul deschire	5 40
Debens für Silfestergloschsoneri	10 —
blus 4 fr.	— —
Imbo bur le Loye bur abartema plus imbo bersonel. Borduro	45 —
1 kg. schare Buschri betit St-Jean plus 1 boit Pillul	5 20
Goube le schwö, usv.	1 50
5 kg. noiset Spain	6 50
Rebaration für Barablui ma Fam	2 50
Schogola, gagao et zucker gros desche	3 20
Afogat fur Gosugt	10 —

—O—

Ora, vaitcé cein que l'a voliu dere :

Ramoneur.

Du bleu.

Réparé des pantoufles.

Bouilli.

1 bouteille Fernet Branca.

1 bouden de roue.

Pénitencier pour réparation d'une paire de souliers.

1 tablier en toile.

Feuille d'Avis pour 2 annonces d'appartement
 Ramonage de la cheminée de la cuisine.
 Bleu pour lessive.
 Scié 4 stères de sapin en 6 bouts.
 Briquettes et agglomérés.
 1 ragoût de veau.
 1 almanach, 1 flacon d'essence de térébenthine
 Sucre candi.
 Raccommode de mes sandales et socques.
 1 bâton de jus.
 Epices pour boucherie.
 A la Discipline des Croisettes : 1 porc.
 Pâté, confiserie.
 Camionnage pour graisse de char.
 Ecritures.
 Cabri, 2 kg.
 2 carnets de location.
 Robinet à gaz pr chambre de bains, avec clé.
 6 paquets de carottes avec d'autres plantons.
 Course avec les 1861 à Chexbres par la Cor-
 niche avec banquet et train.
 Juge informateur à cause de ma plainte du
 ridicule déchiré.
 Dépense pour Sylvestre-cloche-sonnerie, plus
 fr. 4.—
 Impôt pour le loyer pour appartement plus
 impôt personnel. Bordereau.
 1 kg. jarret, boucherie Petit St-Jean, plus 1
 boîte pilules.
 Coupé les cheveux, und so weit.
 5 kg. noisettes d'Espagne.
 Réparation pour parapluie de ma femme.
 Chocolat, cacao et sucre gros déchet.
 Avocat pour consulte.

—O—
 L'è dinse et lâi tsandzo rein.

Marc à Louis.

LE DISQUE DE GRAMOPHONE

Nouvelle inédite.

VIENDRA ? — Viendra pas ? Pile ? ou
 face ? haletait Eusèbe, en jetant en
 l'air, pour la dix-neuvième fois, sa
 pièce d'un sou.

Il désarticulait ses longues jambes et ses
 grands bras à chaque bond de son corps déging-
 andé, aux gestes simiesques.

— Pile ! Viendras pas ! et le nigaud regardait
 piteusement, par-dessus ses grosses lunettes d'é-
 caille, glissées jusqu'au bout de son nez, l'inno-
 cente pièce retombée dans le gravier. Les deux
 mains appuyées sur ses deux genoux écartés, il
 avait l'air d'un grotesque point d'interrogation !

C'est dans cette posture, ridicule pour un
 amoureux à son premier rendez-vous, que la
 gracieuse Miette le trouva.

— Que faites-vous donc, Monsieur Eusèbe ?
 Vous avez mal ? des coliques ?

— Je... heu... non... je...

— Remettez-vous, voyons ! Ne prenez donc
 pas cet air de polisson pris en faute ! Ramassez
 votre chapeau ! Et votre cravate neuve, donnez,
 que je la renoue...

Eusèbe crut mourir d'émotion en sentant au-
 tour de son cou, sous son menton, courir la
 main fine et vive de l'alerte jeune fille.

Eusèbe Gobenêt, employé de banque, était le
 fils unique, et bien nourri, d'un employé de
 banque, descendant lui-même d'une famille
 d'employés de banque. Il était insuffisamment
 doué d'intelligence pour ne pas être inoffensif,
 rangé, bon fils et employé ponctuel. Il n'avait
 qu'un défaut : depuis tout petit il n'avait ja-
 mais pu prononcer les *r* ; pour lui bureau, c'était
 bueau, débarcadère, débacadère. Ni sa maman,
 ni son papa n'avaient eu à passer à son passif
 aucune écriture déficitaire sur sa conduite, jus-
 qu'au jour où il rencontra Miette de Roque-
 blanche, la toute gracieuse, toute charmante
 Miette, qui, orpheline, habitait chez une vieille
 tante à l'ancienne mode. Ce jour-là, Eusèbe ren-
 tra tard pour souper, ne mangea rien et distrai-
 tement ; il sortit le soir, ce qui ne lui était ja-
 mais arrivé, et il ne sut pas dire où il avait rêvé,
 marchant tout enivré, sous les regards ironiques
 de la lune. Le lendemain, il rapporta des dis-
 ques pour son gramophone : « Les deux sous la

lune ». — « Vous et moi ». — « Le premier bai-
 ser » ; le pavillon de cette mécanique nasillait
 toute la soirée ces mêmes romances sentimentales
 aux oreilles ravies d'Eusèbe, étendu sur le di-
 van, le regard naïvement perdu au plafond.

Amoureux, Eusèbe l'était, ça crevait les yeux ;
 nul besoin d'être bien malin pour diagnostiquer
 cette anomalie épidémique qui atteint garçons
 et filles entre dix-sept et vingt ans, parfois
 avant, parfois bien longtemps après, suivant les
 tempéraments.

Miette était donc venue au rendez-vous, au
 premier rendez-vous d'Eusèbe, en dépit de la
 réponse du pauvre sou affolé, étourdi de sa
 dix-neuvième chute.

Le jardinier de la promenade se retourna sur
 le passage du couple, qui cherchait un banc so-
 litaire Gobenêt rougissait, pâlisait, les yeux au
 ciel et les mains en croix ; il s'était mis depuis
 un moment à marcher en dedans ; il y avait
 bien de quoi se retourner. Miette, elle, jolie et
 fine dans son tailleur bleu-marine, au col gra-
 cieux de léger tulle, souriait imperceptiblement
 sous son clair chapeau de printemps.

— A propos, Monsieur Eusèbe, voilà votre
 sou ; vous avez oublié de le ramasser... Cueillez-
 moi donc ces petites marguerites !

Gobenêt se précipita. Il en garda une qu'il
 tenait à deux mains devant son menton. Il n'o-
 sait l'effeuiller, ni la baiser et la fourra dans
 sa poche.

— Mademoiselle, je... heu... !

— Quoi, Monsieur Eusèbe... Faut-il vous
 aider ?

— Oui... non... je... !

Assis, il joignait maintenant ses deux mains
 entre ses genoux rapprochés comme les cagneux,
 avec un air piteusement suppliant.

— Mademoiselle Miette, je... !

— Quoi, Monsieur Eusèbe... Oui, c'est en-
 tendu ! Et, elle prenait un malin plaisir à aug-
 menter son trouble en le frôlant de l'épaule...
 Avez-vous vu le Salon ?

— Quel salon ? bégaya-t-il, comme subite-
 ment dégrisé.

— Le Salon de l'Auto, pardine, il n'y en a
 pas deux !

— Mademoiselle Miette... je... !

— Ça revient ?... Et le dernier film, vous
 l'avez vu ?

— Je... je ne vais pas au ciné !

— Vous ne faites pas de sport, non plus, pas
 de ski, pas de tennis ? Non ! Ça se voit !

— Mademoiselle... je...

— Vous me parlerez de ça une autre fois !...

Rentré dans sa chambre, Eusèbe transporté de
 bonheur, se mit à danser une gigue étourdis-
 sante, désordonnée, qui amena la maison. Cal-
 mé, il tambourina sur sa table, couverte de pâ-
 quettes, en marquant la mesure du pied :
 trrra-ta-boum, trrra-ta-boum, ta-boum, ta-ta-
 boum, trrra-ta-boum...

Puis il s'enfonça dans son divan et dévora
 « Graziella », de Lamartine, en pleurant comme
 une Madeleine.

— ...Viendra ? — Viendra pas ?... C'était le
 deuxième rendez-vous, et le pauvre sou volti-
 géait de nouveau.

Cette fois-ci l'heure passait, avait passé, et
 Miette ne venait pas. Eusèbe avait tiré cent fois
 sa montre, et, maintenant, affalé sur le banc
 solitaire, laissait pendre avec abattement ses
 deux longs bras entre ses deux genoux. Le V
 joyeux de sa bouche et de ses sourcils s'était
 mué en un circonflexe lamentable.

— Monsieur Eusèbe Gro... Gobenêt ?...

Alors, voici pour vous, de la part de Made-
 moiselle de Roqueblanche ; et le commissionnaire
 était déjà loin.

Une grosse enveloppe jaune, à cachet de cire
 rouge dans les mains, Eusèbe restait surpris et
 perplexe ; il y avait loin entre une mignonne
 enveloppe parfumée et ce pli qui puait le pa-
 pier. Il exhuma finalement de ses profondeurs
 un de ces disques de gramophone du diamètre

d'une cible de flobert. Et pas de lettre, pas le
 moindre billet où poser ses lèvres.

La crise de larmes qu'Eusèbe sentait venir se
 mua soudain en une brusque colère ; il jeta le
 disque à terre ; mais il resta intact : il était in-
 cassable. Notre pauvre garçon l'aurait bien lais-
 sé là dans la rigole où il avait roulé ; mais si un
 promeneur l'avait trouvé et fait jouer... Il le
 ramassa donc rageusement et le mit dans sa po-
 che, bien résolu à ignorer toujours ce que cette
 sottise et cruelle Miette lui avait fait enregistrer.
 Au feu, ce maudit disque resta aussi intact : il
 était incombustible.

— C'est donc un disque infernal, rugit entre
 ses dents Eusèbe, en le lançant sur une haute
 armoire, où il resta. Il n'y pensa plus, oubliant
 Miette, et redevint le fils rangé et le fonction-
 naire modèle d'avant.

Cinq ans après, Monsieur Eusèbe Gobenêt est
 monté en grade : il est maintenant chef de ser-
 vice ; il s'est aussi marié ; pas avec Miette, c'est
 sûr : il s'est mis sous les caroncules autoritaires
 d'une grosse femme rougeaud, qui veut faire la
 dame. Lui-même a mis du ventre. Ce qui fait
 que, le dimanche après-midi, quand Madame
 Gobenêt, suivie d'Eusèbe et de leurs quatre mio-
 ches à la queue leu leu, vont faire leur prome-
 nade, une méchante voisine se mit à fredonner :
 dind', dind', dindon, dindonneaux ! dind', dind',
 dindon... Mais ni dame Gobenêt, qui glougloute,
 ni Eusèbe, qui se rengorge de sa promotion, ni
 les petits, qui ont trop mangé, n'y entendent
 goutte !

Un samedi, Madame Gobenêt, en faisant à
 fond, trouva au haut d'une armoire certain dis-
 que de gramophone... Elle l'approcha de sa face
 bleue-violacée, le considéra un instant, et le
 posa sur la table en hochant du chef d'un air
 menaçant.

Le « m'expliqueras-tu » soupçonneux dont elle
 apostropha Eusèbe à son retour le saisit d'une
 terreur soudaine, à la vue du disque, mais vite
 dissipée : le gramophone était détraqué depuis
 huit jours.

— Rr... ien... je ne sais plus...

Dès ce moment, il brûla d'envie de savoir le
 message que la lointaine Miette lui avait envoyé
 cinq ans auparavant. Madame, partie pour un
 moment, Eusèbe le cœur battant, plaça le disque
 sur le gramo hâtivement réparé, et ouït une
 douce voix un peu railleuse, qui lui disait :

« Non ! sans blague, Monsieur Gobenêt, vous
 avez cru que je reviendrais ?... Vous êtes trop
 timide, voyez-vous ! et trop peu loquace, pour un
 amoureux ! et puis, vous marchez en dedans !

...M'appeler Miette Gobenêt ! défigurer mon
 joli petit nom !... De plus je vous rendrais mal-
 heureux, je vous ferais « barder » par plaisir,
 vous avez une tête à ça !... Adieu, Monsieur ; je
 pars. Je deviendrai une étoile de ciné... je pré-
 fère. Ajoutez ce disque à votre collection !... »

— Rrrrosse ! murmura Gobenêt, en pronon-
 çant l'r pour la première fois de sa vie.

Cyprien.

Spirituelle réponse. — M. G. un grand négociant
 en grains, a réuni dans sa maison la plus merveil-
 leuse collection de miniatures qu'on puisse rêver.
 L'autre jour, il reçoit une lettre de M. Z. un ama-
 teur qui lui demande l'autorisation de visiter cette
 collection.

M. G. répond aussitôt qu'il se met entièrement à
 la disposition de M. Z., et il ajoute que, sa maison
 étant éloignée de la ville, sa voiture attendra le
 visiteur à la gare, et que, si celui-ci y consent, il
 partagera son modeste déjeuner.

M. Z., trouvant cette invitation un peu trop fami-
 lière, répliqua par une lettre un peu vive, dans la-
 quelle il traitait M. G. de meunier.

M. G. prit aussitôt sa plume et répliqua ainsi à
 M. Z. :

« Le déjeuner que je vous offrais était sans fa-
 çon. Il n'y aurait eu à table que le meunier, son
 fils... et vous !... »

Retour d'un patient. — Ah ! mon ami, je souffre
 horriblement des dents... je sors de chez mon den-
 tiste.

— Et qu'est-ce qu'il t'a arraché ?

— Il m'a arraché... vingt francs.